OBSERVATION

N° 80.

DE

MÉLANCOLIE,

ET QUELQUES PROPOSITIONS SUR CETTE MALADIE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 18 *avril* 1820, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine,*

PAR VICTOR LEBAS, de Saint-Lô,

Département de la Manche.

Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt.
VIRG., *Æneid.*, lib. 1.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1820.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

- M. LEROUX, Doyen.
- M. BOYER.
- M. CHAUSSIER, *Examinateur.*
- M. CORVISART.
- M. DEYEUX, *Examinateur.*
- M. DUBOIS.
- M. HALLÉ.
- M. LALLEMENT.
- M. PELLETAN.
- M. PINEL.
- M. RICHARD.
- M. THILLAYE.
- M. DES GENETTES.
- M. DUMÉRIL.
- M. DE JUSSIEU.
- M. RICHERAND.
- M. VAUQUELIN.
- M. DESORMEAUX.
- M. DUPUYTREN.
- M. MOREAU.
- M. ROYER-COLLARD, *Président.*
- M. BÉCLARD.
- M. MARJOLIN.
- M. ORFILA, *Examinateur.*
- M. FOUQUIER, *Examinateur.*
- M. ROUX, *Examinateur.*

Par délibération du 9 décembre 1798 l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON DIGNE PÈRE,

L. J. F. LEBAS,

Docteur en médecine de l'ancienne faculté de Nancy; Médecin des épidémies de l'arrondissement de Saint-Lô.

Multis ille bonis flebilis occidit.

A MON EXCELLENTE MÈRE.

A MADAME COURTIN, VEUVE LE FRANÇOIS,

MA GRAND'MÈRE MATERNELLE.

V. LEBAS.

ORSERVATION

DE

MÉLANCOLIE,

ET QUELQUES PROPOSITIONS SUR CETTE MALADIE.

OBSERVATION (1).

PAUL naquit d'un père mélancolique sanguin, qui mourut, jeune encore, par suite d'une lésion organique des viscères de l'abdomen. Son enfance est presque exempte des maladies de cet âge; ses organes se développent rapidement. Diverses causes impriment à ses facultés naissantes une sorte d'oscillation continuelle. Si, d'un côté, les contes de sorciers de sa bonne le glacent de frayeur, de l'autre, sa mère l'entretient de riantes et gracieuses fictions auxquelles il prend un plaisir indicible. Ses parens passent souvent avec lui du

(1) Des raisons qui se conçoivent facilement, ne me permettant pas de nommer la personne qui fait le sujet de l'observation consignée dans cette thèse, je dois déclarer que cette personne m'a fourni elle-même les renseignemens les plus détaillés sur son état, et qu'elle a revu et approuvé le travail dans lequel je me suis efforcé d'en donner une idée exacte.

ton et des manières d'instituteurs rigides à toutes les recherches d'une tendresse aveugle. On lui permet plusieurs écarts de régime. Il n'est pas rare qu'il se trouve après les repas dans une espèce d'ivresse. Il reste long-temps au lit : il se plaît alors à diriger sur soi des regards et des attouchemens indiscrets. Il se plaît aussi à examiner curieusement certaines parties chez de petites filles de son âge. Il aime à se cacher : on le rencontre souvent seul dans quelque pièce reculée de la maison. Il ne recherche pas beaucoup la société des autres enfans; leurs jeux n'ont guère d'attrait pour lui qu'avec un seul compagnon. Il est timide, et ne possède qu'à un très-faible degré cette assurance pleine d'abandon, l'un des charmes les plus touchans de l'enfance. Son intelligence est précoce, sa mémoire heureuse, son cœur aimant et sensible à l'excès.

Paul commence ses études. Il obtient des succès qu'il doit moins à son application qu'aux dispositions les plus heureuses. A dix ans, il fait ses délices d'une traduction de la Jérusalem délivrée et des Aventures de Télémaque. Il aime surtout à fréquenter les écoliers d'un âge plus avancé, et à entretenir avec eux des rapports d'une familiarité dangereuse. A onze ans, il se livre à la funeste pratique de l'onanisme.

Paul entre dans un pensionnat nombreux. La morgue et l'autorité de ses nouveaux maîtres, l'âpreté de mœurs que reçoivent ses camarades d'une éducation toute militaire, l'empire que donne sur lui la force aux plus âgés d'entre eux, la nécessité d'être actif et résolu, ou d'être entraîné dans des rixes qui répugnent à son apathie, toutes ces circonstances réunies viennent heurter rudement son âme. Il est pénétré du sentiment de sa faiblesse; il devient chagrin, défiant, ombrageux. Il s'imagine être pour les autres un objet constant d'attention et de risée. Il est disposé à interpréter d'une manière défavorable un mot, un geste, un regard; ce qu'il fait souvent, sans avoir le courage de manifester son mécontentement autrement que par des reproches pleins d'aigreur. La puberté se développe au milieu des excès de l'onanisme, devenu chez lui une habitude. Les

principaux caractères extérieurs qu'il offre à cette époque sont ceux-ci : cheveux châtains, teint clair et coloré, appareil musculaire très-prononcé. Quelques dilatations variqueuses se font remarquer aux veines des extrémités inférieures et du cordon des vaisseaux spermatiques. Les fonctions nutritives s'exercent d'une manière libre et facile. Son penchant à l'indolence et à l'inaction lui fait préférer des promenades et des conversations paisibles, ou des lectures solitaires, aux jeux tumultueux et aux exercices violens, vers lesquels le caprice l'entraîne quelquefois, mais dont il se trouve bientôt rassasié. Sa pensée est dirigée surtout vers les choses obscènes; il l'arrête parfois avec complaisance sur des objets graves et tristes... la mort, les tombeaux. Ses dispositions physiques et son caractère sont extrêmement mobiles et changeans. On le voit passer d'un jour, souvent d'une heure à l'autre, de la gaîté la plus folle et la plus communicative, des manières les plus liantes et les plus affectueuses, à une humeur noire et à des formes repoussantes. Son esprit, continuellement rempli de souvenirs ou de projets, laisse peu de place à l'attention; aussi les impressions se succèdent-elles chez lui avec lenteur, et n'est-il jamais tout entier aux choses du moment. Son imagination travaille sans cesse; elle le transporte toujours en dehors de la sphère actuelle de ses rapports avec tout ce qui l'entoure. Avec quelles couleurs ravissantes elle lui peint surtout les jouissances d'un amour partagé, les plaisirs attachés à l'union des sexes! Pourra-t-il jamais trouver un cœur qui réponde à son cœur brûlant? Goûtera-t-il jamais une pareille félicité? Il ne se livre qu'en tremblant à cet espoir; il n'est pas né, se dit-il, pour être heureux. Cette idée lui revient souvent; elle le porte à considérer les événemens de la vie sous un jour défavorable, et lui en fait redouter l'issue fâcheuse. C'est par elle qu'il explique une foule de désagremens dont il ne devrait la plupart du temps rechercher la cause que dans lui-même. Il a de ses devoirs un sentiment profond et énergique; la manière imparfaite dont il les remplit lui inspire un mécontentement habituel de lui-même. De là, résolutions généreuses, mais sans effet,

faute par lui de pouvoir se livrer à l'application et à la persévérance nécessaires pour les mettre en pratique. Son état continuel de *penserie* influe sur toute sa personne. Il donne à sa démarche, à sa contenance, et jusqu'à ses discours et à ses déterminations, un air d'embarras et d'incertitude qui s'augmente encore par la conscience qu'il en a. Sa physionomie est sérieuse et peu ouverte; mais elle présente quelque chose qui intéresse. Il se livre avec ardeur et succès à l'étude de la littérature. Il savoure avec ivresse les compositions voluptueuses ou touchantes qui sont en rapport avec l'état de son âme. Il aime dans la musique les airs sublimes ou passionnés; dans le dessin, les têtes expressives ou les formes séduisantes. Il est très-sensible au spectacle de la nature et à l'influence des saisons. C'est surtout au printemps que ses rêves érotiques prennent leur essor, et les jours sombres de l'automne communiquent une nouvelle activité à ses lugubres pensées.

Paul vient à Paris, il se livre à son goût pour la littérature et pour les productions des arts; il fréquente les théâtres, les musées, les bibliothèques ; il entreprend de longues courses. Tout l'intéresse dans cette vaste capitale, tout le frappe, l'enchante; son esprit s'agrandit, son âme s'élève, son imagination reçoit un surcroît d'exaltation et de richesse. Elle fait servir avec une constance infatigable tous les prestiges des beaux-arts et toutes les fictions de la poésie à augmenter et à accroître son penchant à la volupté, lequel d'ailleurs tire beaucoup plus de force des causes purement morales que de l'énergie des organes reproducteurs. Il jouit enfin du commerce des femmes, cet objet de sa longue et vive convoitise. Il aime avec passion, mais il veut être aimé sans partage. Il est jaloux et exigeant à l'excès. L'amour, dont les peines mêmes ne sont pas sans douceur pour certains hommes heureusement organisés, est pour lui une passion soucieuse, pleine d'agitation et d'angoisses. Ses plaisirs lui semblent être trop chèrement achetés à ce prix, et cependant il se sent entraîné par un charme irrésistible vers toutes les femmes douées de grâces et de beauté. Il est loin de renoncer à sa funeste pra-

tique. La susceptibilité et la mobilité prennent chaque jour de nouvelles forces. « La machine devient à l'unisson avec tout ce qui l'affecte. » Il est souvent dans des dispositions extrêmes. Langueur et apathie physiques et morales, anéantissement qui va quelquefois jusqu'à le faire douter de son existence, ou bien activité surabondante, incommode. Absence presque totale d'idées, et inhabileté à en produire ; ou invasion continuelle et tumultueuse d'idées qui se présentent ensemble et se succèdent rapidement l'une à l'autre, sans que celle qui survient ait laissé à la précédente le temps de s'établir et de se former. C'est en vain qu'il cherche à échapper à cet agacement orageux et perturbateur, l'exercice de la vie lui en devient quelquefois pénible. Dans son état le plus ordinaire, les sensations se perçoivent lentement. Il s'occupe moins de leur rapprochement et de leur comparaison que de leur analyse minutieuse. Il a beaucoup plus de goût et d'aptitude pour les sciences morales que pour celles qui demandent une grande sévérité de raisonnement. Il retourne un sujet de toutes les manières, l'envisage sous toutes ses faces, et finit par y trouver des rapports nouveaux, mais il en trouve souvent de chimériques (1). Son cœur est bon et ouvert à tous les sentimens affectueux ; il compatit vivement au malheur des autres. Son âme aime à se pénétrer d'émotions profondes, de tristesse ou de regrets, et il leur cherche un aliment dans la nature, dans la société, dans les productions des arts ou dans les tableaux touchans de la poésie ; mais il a besoin, pour s'y livrer, de la solitude et du recueillement. Ses réflexions et son imagination l'ont conduit à des idées outrées de perfection et de beauté morales : il apprend, par ses lectures et par ses observations, à connaître l'homme tel qu'il est, et il gémit de ses découvertes. Sa défiance et son penchant à se renfermer en lui-même s'en augmentent.

Paul apporte dans la société des habitudes silencieuses et réser-

---

(1) *Cabanis*, Mémoire sur l'étude de l'homme.

vées ; il observe beaucoup et se met rarement en scène. Il prend peu de part à la conversation, à moins qu'elle ne roule sur quelqu'un des objets de ses méditations. Quoique naturellement peu expansif, il a parfois des accès d'une gaîté entraînante, et produit les saillies les plus piquantes et les plus originales. Réfléchissant sans cesse sur son état, qu'il ne peut comprendre, il découvre avec chagrin qu'il a une manière d'être et de sentir qui lui est propre ; il en tire quelquefois une sorte d'orgueil et de dédain pour les autres hommes. Il s'exagère les misères de la vie humaine, et il en éprouve parfois un vif dégoût ; il craint pourtant la mort, et frémit à l'idée d'un suicide ; il voudrait mourir inopinément, ou plutôt, unissant sa voix à celle du vieux Job, il voudrait n'avoir jamais existé (1). Toujours mécontent de son sort, il poursuit de ses vœux constans un fantôme de bonheur qu'il embellit des plus ravissantes images, et qui toujours semble le fuir ; il désespère presque de l'atteindre jamais.... *Il n'est pas né pour être heureux.*

---

(1) « Quare non in vulvâ mortuus sum, egressus ex utero non statim perii ? Quare exceptus genibus ? cur lactatus uberibus ? Nunc enim dormiens silerem, et in somno meo requiescerem...... Quare misero data est lux, et vita his qui in amaritudine animæ sunt ? (Lib. *Job*, cap. 3.)

PROPOSITIONS.

A. Il existe chez l'homme une disposition naturelle, caractérisée par la prédominance nerveuse des organes génitaux sur toute l'économie. Cette disposition a déjà été signalée (1). Un des mélancoliques les plus célèbres qui aient jamais paru, J. J. Rousseau, nous semble en avoir présenté un exemple (2).

B. L'examen approfondi des phénomènes propres au tempérament mélancolique et à la maladie appelée *mélancolie* demontre, ce nous semble, que le tempérament mélancolique n'est pas une disposition naturelle; qu'il est toujours acquis, et qu'on peut le considérer comme un état maladif, premier degré de mélancolie, état maladif aussi acquis. Comme il est bien prouvé que le tempérament mélancolique a été produit, pour ainsi dire, de toutes pièces chez des personnes d'un âge assez avancé, par l'action de certaines causes, la seule objection un peu fondée qu'on puisse faire à notre opinion, est celle-ci : Des parens mélancoliques transmettent souvent à leurs enfans le tempérament mélancolique. Nous répondrons que cette transmission ne nous paraît pas exister réellement, et qu'il n'est pas du tout nécessaire de l'admettre pour expliquer ce qui arrive alors. En effet, le tempérament mélancolique est un produit essentiellement moral. On a reconnu, depuis long-temps, combien sont imaginaires les caractères physiques attribués par les anciens à ce tempérament. On ne peut donc le supposer inné, sans être en opposition directe avec toutes les notions d'idéologie aujourd'hui reçues. Il doit donc

(1) *Cabanis*, Rapports du physique et du moral de l'homme.

(2) Voyez les Confess., première partie.

avoir des causes placées en dehors de l'individu. N'est-il pas conforme aux règles de l'observation et de l'expérience de penser que les enfans issus de parens mélancoliques doivent être profondément influencés par leurs rapports continuels avec ces parens, et contracter progressivement leur manière d'être et de sentir? Les parens mélancoliques sont extrêmes en tout. Ils sont ou trop indulgens, ou trop sévères; ou bien ils passent souvent des recherches passionnées d'une tendresse aveugle aux rigueurs les plus outrées. Les enfans contractent alors la mobilité de la puissance, ou la défiance de la faiblesse, ou passent continuellement de l'un de ces états à l'autre. Ajoutez à cela les frayeurs que des bonnes imprudentes prennent quelquefois plaisir à causer aux enfans, les contes de sorciers ou de revenans dont elles farcissent leur jeune tête, les écarts de régime qu'on leur permet quelquefois, etc. : toutes ces causes ne tendent-elles pas à exciter vicieusement les facultés naissantes des enfans? Ne rentrent-elles pas dans la classe des causes qui produisent la mélancolie chez des personnes avancées en âge? N'est-on pas fondé à dire que l'âme des enfans, recevant et conservant avec la plus grande facilité les impressions qu'on lui donne, doit subir à la fin une altération profonde par l'action continuelle de ces causes, et qu'on paraît, au premier abord, tenir de la nature une constitution factice qu'on ne doit réellement qu'à l'action progressive de ces causes? Le tempérament mélancolique est moins une constitution particulière du corps qu'une véritable maladie, dont les degrés peuvent varier à l'infini, depuis une certaine originalité dans le caractère jusqu'à la manie la plus décidée, dit M. le professeur *Richerand*, d'accord en cela avec *Clerc* (1). Quelle peut être cette maladie, sinon la mélancolie?

C. Les mêmes idées peuvent produire chez tel mélancolique un

---

(1) Nouv. élém. de physiolog., t. 1. —*Clerc*, Histoire naturelle de l'homme malade, t. 1.

simple délire, tandis que chez tel autre elles donneront naissance à une aliénation mentale complète. M. D...., mon ami, très-proche parent de l'un des grands peintres dont s'honore l'école française, m'a rapporté que ce dernier, doué d'une constitution mélancolique, prix auquel la nature semble vendre ordinairement le génie aux hommes supérieurs (1), se trouva atteint il y a quelques années de la jalousie la plus vive et la plus sombre. Les vertus et la conduite de son épouse, qui écartaient jusqu'à l'ombre du soupçon, l'absence complète de motifs, les efforts de la raison, rien ne pouvait le soustraire à l'empire de ces fâcheuses impressions. M. le docteur R...., praticien de cette ville, m'a dit avoir connu un homme qui, dévoré d'une cruelle jalousie tout aussi peu fondée, s'était imaginé que les nombreux amans de sa femme se transformaient en mouches pour s'introduire auprès d'elle et échapper ainsi aux regards de leur argus. Aussi le voyait-on, au moindre bourdonnement, redresser promptement la tête, et suivre de l'œil, avec l'expression de la plus vive anxiété, l'insecte fatal à son repos.

D. La mélancolie dispose éminemment à l'hypochondrie, et *vice versâ.*

E. La mélancolie est contagieuse, c'est-à-dire qu'elle peut s'acquérir par suite de rapports intimes et continuels avec des mélancoliques, surtout lorsque nos affections ou nos devoirs nous placent sous l'influence directe de ces mélancoliques. Je connais une femme de beaucoup d'esprit qui, à l'époque de son mariage avec un mélancolique, qu'elle aime beaucoup, offrait tous les caractères moraux du tempérament sanguin, et qui, mariée depuis dix ans, présente déjà beaucoup des traits propres à la mélancolie.

---

(1) « Cur homines qui ingenio claruerunt vel in studiis philosophiæ, vel in republicâ administrandâ, vel in carmine pangendo, vel in artibus exercendis, melancholicos omnes fuisse videamus ? » (*Aristotel.* Oper., t. 4, problemat., sect. 30.)

F. Une personne de ma connaissance est parvenue à modifier d'une manière très-avantageuse sa mélancolie commençante, *en se proposant un but dans tous les actes de la vie, et en dirigeant constamment son esprit vers ce but.* Elle joignait d'ailleurs à l'emploi de ce moyen l'observation exacte des préceptes de l'hygiène et d'une saine morale. C'est dans l'excellent, dans l'éloquent Traité de l'aliénation mentale, par M. le professeur *Pinel*, qu'il faut chercher les moyens les plus propres à combattre victorieusement la mélancolie.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Parisiis*, M. DCCC. XI).

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experimentum periculosum, judicium difficile. Oportet autem non modò seipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum, et præsentes, et externa. *Sect.* 1, *aph.* 1.

II.

Quicumque aliquâ corporis parte dolentes dolorem ferè non sentiunt, his mens ægrotat. *Sect.* 2, *aph.* 6.

III.

Acutorum morborum non omninò tutæ sunt prædictiones, neque mortis, neque sanitatis. *Ibid.*, *aph.* 19.

IV.

Incipientibus morbis, si quid movendum videatur, move : vigentibus verò, quiescere melius est. *Ibid.*, *aph.* 29.

V.

Qui sana habent corpora, pharmacis purgati citò exsolvuntur, *ut* et qui pravo utuntur cibo. *Ibid.*, *aph.* 36.

VI.

Multùm et derepentè, vacuare, aut replere, aut calefacere, aut frigefacere, aut alio quocunque modo corpus movere, periculosum est. Enim verò omne multum (i. e. *nimium*) naturæ est inimicum. Quod verò paulatìm *fit*, tutum est : tum aliàs, et si quis ex altero ad alterum transeat. *Sect.* 2, *aph.* 51.

VII.

In temporibus, quandò eâdem die modò calor, modò frigus fit, autumnales morbos expectare oportet. *Sect.* 3, *aph.* 4.

VIII.

In constantibus temporibus, si tempestivè tempestiva redduntur, constantes, et judicatu faciles fiunt morbi; in inconstantibus autem, inconstantes, et difficiles judicatu. *Ibid.*, *aph.* 8.

IX.

Vere quidem insaniæ, et melancholiæ, et epilepsiæ, et sanguinis fluxiones, et anginæ, et gravedines, et raucedines, et tusses, et lepræ, et impetigines, et vitiligines, et pustulæ ulcerosæ plurimæ, et tubercula, et articulorum dolores. *Ibid.*, *aph.* 20.

X.

Autumno autem, et ex æstivis, multa, et febres quartanæ, et erraticæ, et lienes, et hydropes, et tabes, et urinæ stillicidia, et lienteriæ, et dysenteriæ, et coxæ *dolores*, et anginæ, et asthmata, et volvuli, et epilepsiæ, et insaniæ, et melancholiæ. *Ibid.*, *aph.* 22.

XI.

Melancholicis et nephriticis hæmorrhoïdes supervenientes, bonum. *Sect.* 6, *aph.* 11.

XII.

Si metus et tristitia multo tempore perseverent, melancholicum hoc ipsum. *Ibid.*, *aph.* 23.